

Les écrits

IES ÉCRITS

Voilà

Gilles Jobidon

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jobidon, G. (2020). Voilà. *Les écrits*, (159), 16–18.

VOILÀ

Y a-t-il une architecture du désir, de la patience, du vent, de l'espoir, du vide, du mensonge, de la confiance, de l'ennui ?

De l'abandon, de la peur, du silence, de la douceur, de l'amour ?

Les contours que prend notre vie sont *bâtis* à partir de plusieurs influences, entre autres de ces éléments préfabriqués, appelons-les facteurs culturels, atavismes ou construits, dans lesquels nous grandissons pour le meilleur ou pour le pire.

L'architecture qui nous définit naît au cours de l'unique expérience de ce trop court voyage qui s'appelle l'enfance et qui semble si long quand on est dedans la traverse. Nos vies jettent l'ancre dans le béton armé des sociétés où l'on se retrouve par le plus grand des hasards. Mais ne se forment-elles pas aussi, heureusement, dans la soie de nos petits cerveaux indomptés, dans nos yeux hagards d'ombre et de lumière ?

Il y a en nous une nature profonde, inconnue, insoumise, sacrée, qui plonge ses racines dans un ailleurs que l'on ne saura probablement jamais. Qui sait ce qu'il advient de nous avant et après.

Il me semble parfois, souvent, que je ne suis qu'un amateur en tant qu'être humain. C'est-à-dire que je ne suis pas encore parvenu au stade professionnel d'être totalement vivant, bien implanté dans le réel, mais l'est-on jamais ? Toute architecture ne se réalise finalement que par essais et erreurs. Par erreurs, la plupart du temps.

Je connais les soubassements de l'écriture. Ils grenouillent de crainte, d'inquiétude, d'espoir. Je m'y retrouve constamment quand j'écris, les deux pieds dans la vase des mots, la tête plongée dans l'azur de l'espérance. Ainsi va la vie. Ainsi va la construction du monde.

S'il existe une architecture de la solitude, le métier d'écrivain l'habite à grands frais. Le jour où l'enfant-livre paraît, on est dans la joie organique de le voir tout neuf, tout beau, encore endormi dans sa couverture. Quelquefois, des lecteurs nous en parlent, plus tard, souvent. Trop tard ? Jamais. Mes livres sont la plupart du temps enrobés de silence.

Ne jamais oublier Duras, qui a dit : « Écrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler en silence ».

La science a découvert la structure moléculaire d'à peu près toutes les composantes de l'univers. C'est quelque part au XVIII^e siècle que l'on a trouvé celle de l'eau. Les gains pour l'humanité qu'ont ensuite élaborés les météorologistes en se penchant sur l'architecture organique de la pluie, du vent, des cyclones et des tempêtes sont innombrables.

Les temps actuels nagent dans l'architecture de l'instantané. Fast food, textos, internet, spectacle continu de la politique, des médias, des parutions de tout acabit qui nous effleurent en rafale. Existe-t-il une architecture de la fatigue de vivre dans ce monde-là ?

Il y avait, une fois... dans un bas quartier de Montréal maintenant gentrifié où il est désormais impossible d'habiter sans être de ceux qui possèdent l'argent... il y avait ce mot, peint à la bombe aérosol, en lettres géantes : *ARCHITORTURE*.

Ce pays est beau. La structure géologique, l'univers de ses eaux, de ses plaines, de ses montagnes, de ses forêts et de ses quatre saisons en font un lieu incroyable. Le problème est que l'architecture, et sa grande sœur, l'urbanisme, n'y existent à peu près pas. Nous sommes si peu à la hauteur de ce paysage avec l'importation anarchique de formes, de techniques et de matériaux où le maintenant n'a plus rien à voir avec l'ici.

-

Non, ce n'est pas tout à fait ça que je veux dire. Tout est toujours à recommencer.

S'il existe une architecture de la solitude, le métier d'écrivain en est rempli. Choisir un métier d'homme qui est celui d'habiter une langue n'est pas de tout repos.

Le jour où l'enfant-livre paraît, on est dans la joie organique de le voir tout neuf, tout beau, encore endormi sous sa couverture. Quelquefois, des lecteurs nous en parlent, trop peu, souvent, plus tard, souvent, trop tard, jamais. Mes livres sont la plupart du temps bavards de silence. Duras a dit : « Écrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler en silence ».

Si le silence m'était conté, il prendrait la forme d'une main qui pousse un crayon sur une feuille de papier. Ou de doigts qui s'agitent sur les touches d'un clavier couronné d'un écran de lumière. L'écriture est un rempart pour déjouer l'ennui, pour inventer d'autres mondes que celui où nous sommes, à la fois trop beau, trop vaste, trop laid et trop petit pour nous. Je dis souvent à ceux avec qui je travaille en coaching sur leurs chantiers de romans que pour écrire, il faut un petit crayon et une grosse gomme à effacer. L'architecture du texte ne se fait pas du dehors vers le dedans. Pour sortir du labyrinthe, il faut effacer tellement de mots pour découvrir la vraie histoire ensevelie sous la neige de la feuille blanche, pour que dans la forme, dans la chair qu'ils prendront, les mots restent indomptés, c'est-à-dire vivants.

Si ma pensée possède une architecture, elle ressemble à celle, papillonnante, d'un tango qui plane, dans le petit matin, avec, en arrière-fond, la mer, surmontée d'un ciel de film de cow-boy tourné en Arizona et d'une princesse de la plus haute tour qui s'ennuie à mourir.

Les plus belles constructions sont des histoires d'amour.

Voilà.

L'œuvre romanesque de Gilles Jobidon s'est méritée de nombreux prix littéraires.
Son dernier roman, *Le tranquille affligé*, lui a valu le Prix des 5 continents
de la francophonie 2019 et le Prix Arlette-Cousture 2019.
